

CINQ MILLIARDS D'ANNÉES

Texte / Text: Marc-Olivier Wahler

22

Photos: Marc Damage

FIVE BILLION YEARS

23



Philippe Decrauzat, *Fade In Out*, 2006, courtesy galerie Praz-delavallade, Paris; Mark Handforth, *Honda*, 2002, coll. Paul Rubell, Miami, *Vespa*, 2001, coll. privée / private collection, Berlin; Vincent Lamouroux, *Scape*, 2006, courtesy de l'artiste; Jonathan Monk, *Constantly Moving Whilst Standing Still*, 2005, coll. Dr Paul Marks, Toronto, courtesy Mayer Riegger, Karlsruhe; Gianni Motti, *HIGGS. À la recherche de l'anti-Motti*, 2005, courtesy de l'artiste



Y A-T-IL UN POINT FIXE DANS L'UNIVERS ?

(So I'll just keep on... till I get it right¹)

■ Il y a cinq milliards d'années, l'expansion de l'univers qui avait tendance à ralentir, a soudainement connu une brutale accélération sous l'effet d'une force mystérieuse, l'énergie noire. Ce renversement de vitesse impose un changement de perspective: l'expansion ne connaîtra jamais de répit. D'un ralentissement à une accélération constante, l'univers a mis fin à tout espoir de se reposer sur un hypothétique point fixe. C'est une évidence, le monde ne peut plus apparaître comme une suite de points formant des lignes. Il se manifeste par des effets tangents et des différentiels de vitesse. Il traite de liaisons et traverse les strates. De la même manière, l'art ne peut plus s'aborder en termes de positions, de lieux. Il glisse sur le visible et révèle la multiplication des couches qui servent à sa construction. Il contribue à densifier le réel, voire à l'accélérer.

Cinq milliards d'années est le prologue d'une réflexion portant non pas sur l'exposition en tant qu'événement singulier, point fixe isolé dans le temps et l'espace,

IS THERE A FIXED POINT IN THE UNIVERSE?

(So I'll just keep on... till I get it right)¹

■ Five billion years ago, the universe began an accelerated expansion. Astronomers hypothesize that a force called "dark energy" dominated the gravity of matter and caused the universe to stop slowing down and to begin a never-ending growth spurt. With this dramatic shift, the universe launched into a state of perpetual movement. Always in flux, reality loses its ability to appear as a series of fixed reference points or as a web of consistent and reliable connections. Instead, the elusive nature of speed and time penetrates our awareness of the world and compromises the comfort of stability. In a similar way, art eludes fixed positions or places and instead glides over the visible and reveals the many layers that serve in its construction. Art can make reality denser, and can make it accelerate.

Five Billion Years begins a reflection not on the exhibition as a singular event—a fixed point that is isolated in time and space—but on the very notion of a

mais sur la notion de programme, expérience dont le curseur temporel est en constant mouvement, en oscillation permanente. *Cinq milliards d'années* met à l'épreuve la capacité élastique de l'art contemporain et s'aborde tel un univers multiple composé d'expositions, performances, concerts, salons et conférences.

Mutants. La physique quantique a brillamment montré que s'il peut y avoir plusieurs univers (des « multivers »), il n'y a en revanche qu'une seule réalité. Les petits hommes verts en soucoupes volantes ne signifient rien. Les vrais acteurs de la science-fiction sont les mutants. Rien visuellement ne les distingue des êtres humains (à la limite un petit doigt raide pour les envahisseurs de bas étages ou un gros accent autrichien pour un Terminator). Ils peuvent intégrer n'importe quelle identité et muter facilement d'un corps à l'autre. Le mutant, c'est mon voisin, mon frère, mon fils. Quelle importance? Ce qui compte, c'est de partager la même identité et que, sur cette terre et d'autres planètes, mon double existe, multipliant à l'infini le nombre de mes vies possibles. Ce n'est pas lui ou moi, c'est lui, lui, lui et moi (et moi...). C'est ceci *plus* ceci plus ceci. Par l'intermédiaire de ses mutants, la science-fiction a désagrégé la traditionnelle logique du « ou... ou... » au profit de celle, plus polysémique et féconde du « et... et... ».

program, an experience with a temporal cursor that is constantly in motion, in permanent fluctuation. *Five Billion Years* puts the elasticity of contemporary art to the test, and is experienced as a multifarious universe comprising exhibitions, performances, concerts, salons and lectures.

Mutants. Quantum physics has brilliantly shown that even though several universes are possible ("multiverses"), there is but a single reality. Little green men in flying saucers are quite beside the point. The true protagonists of science fiction are the mutants. Visually, there is nothing to tell them apart from humans (apart perhaps from some low-grade invader's stiff pinky, or Terminator's thick Austrian accent). They can assume any identity they choose and mutate with ease from one body to another. The mutant is my neighbour, my brother, my son. But what of this? What matters here is that identities can be shared, that on planet Earth and elsewhere my double exists, that I have an infinity of possible lives. It's not he or I, it's he, he, he and I (and I...). It's this, *plus* this, *plus* this. Via its mutants, science fiction has shattered traditional "either... or..." logic, in favour of the far richer and more polysemous "and... and...".

Élasticité. Fort de cette logique du « et », la science-fiction n'a eu de cesse d'activer ce qu'Umberto Eco définit de manière si succincte et si pertinente par la « Fonction Etc. » et de tester ainsi les capacités « élastiques » de la réalité, de lui greffer des couches additionnelles, de l'étirer au maximum et de révéler par là même un corps indéchirable, extensible et pliable à volonté. Elle s'est constamment efforcée de transférer, de transmuter des données d'une zone à une autre, d'éprouver cette formidable élasticité, et d'élaborer ainsi une véritable *schizophrénie* du réel. La capacité de la science-fiction à activer des mouvements d'oscillations constantes entre plusieurs zones du réel est à mettre en parallèle avec la façon de travailler des artistes d'aujourd'hui. La science-fiction comme clef de lecture de l'art contemporain, la schizophrénie comme moteur.

Transfiguration. Comme les mutants, les artistes ont développé une liberté de se mouvoir dans des sphères parallèles, et comme les mutants, l'art fonde sa survie sur la furtivité: notre radar ne permet pas à notre système interprétatif de déceler les indices alarmants. Visuellement, rien (ou presque) ne permet de distinguer un mutant d'un être humain, rien (ou presque) ne permet de distinguer une œuvre d'art d'un objet ordinaire. La différence est ailleurs. Mais dès qu'un mutant est identifié comme tel, il réintègre à nos yeux son statut d'origine (un extrater-

restre). Dès qu'une œuvre d'art est identifiée, elle abandonne son statut d'objet pour se transfigurer et rejoindre le monde de l'art.

Dynamique. Ce qui compte, ce n'est pas la colonisation de nouveaux mondes. Les petits martiens verts aux rayons lasers — tout comme les artistes visionnaires aux pinceaux fous — s'en sont déjà chargés. Non, l'expansion continue de notre univers implique un mouvement de mise en glisse perpétuel, un cumul de l'identique activant une schizophrénie chronique, et l'art d'aujourd'hui travaille à ce développement. Ce qui compte, ce n'est pas ce qui nous est donné à voir (chaque monde est visuellement identique à un autre), ce n'est pas le défrichage d'un territoire au détriment d'un autre, c'est cette oscillation, ce transfert permanent entre chaque sphère qui constitue l'intérêt de l'art de notre époque, qui dès lors se fonde moins sur une esthétique que sur une véritable dynamique. Reconsidérée à l'échelle de l'univers et de l'irréversible accélération de son expansion, la frontière qui définit une œuvre d'art s'estompe au profit d'une dynamique de contamination par-delà toute limite assignée. ■

1. En référence à l'installation sonore de Ceal Floyer (*Til I Get It Right*, 2005) dans laquelle les paroles extraites d'une chanson de Tammy Wynette, « So I'll just keep on... till I get it right », sont répétées en boucle.

Cinq milliards d'années

32

Five Billion Years

Elasticity. Equipped with this new logic, science fiction has striven tirelessly to activate what Umberto Eco calls, in his crisp and felicitous wording, the “function of an etcetera.” This has meant feeling out just how “elastic” reality can be, grafting extra layers onto it, stretching it to the limit to finally reveal reality for what it is: a body that is tear proof, extensible and malleable at will. Science fiction has continually tried to morph and beam data from one zone to the next, to put this remarkable elasticity to the test, and formulate a genuine *schizophrenia* of the real. The ability of science fiction to set into motion continuous oscillations between various zones of the real must be compared to the process of many artists today. Science fiction as the key to contemporary art, schizophrenia as its engine.

Transfiguration. Like mutants, artists operate in parallel spheres, and like a mutant, art survives by being furtive and by compromising our ability to establish clear interpretive sign-posts. Visually, nothing (or almost nothing) allows one to distinguish a mutant from a human being, and nothing (or almost nothing) allows one to distinguish a work of art from an ordinary object. The difference lies elsewhere. But as soon as a mutant is identified as such, he returns—we see it happen—to his original status of being an extraterrestrial. As soon

as a work of art is identified as such, it loses its status as an object only to be transfigured and returned to the world of art.

Dynamics. What matters is not the colonizing of new worlds. That was already taken care of by our little green laser-wielding Martian friends—along with those visionary paintbrush-flailing artists. No, the steady expansion of our universe suggests a perpetual gliding, an accumulation of the identical that generates chronic schizophrenia—and the art of today partakes in this development. What matters is not what we are given to see (all these worlds are visually identical), nor the clearing of one territory at the expense of another. What matters, rather, is this oscillation, this constant swapping between spheres. This is what lends interest to the art of our time, anchoring it in ground that is not aesthetic but dynamic in its very nature. Re-examined at the scale of the universe and its irreversible, accelerating expansion, the fading boundaries that have defined art are fast giving way to a dynamics of contamination exceeding any and all pre-assigned limits.

1. Referring to the sound installation by Ceal Floyer (*Til I Get It Right*, 2005) in which the words taken from a song by Tammy Wynette, “So I'll just keep on... till I get it right”, are repeated in a loop.

(Translated from the French by Eric Anglès)



Gianni Motti, *Big Crunch Clock*, 1999-2005, courtesy de l'artiste

33